

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 16 SEPTEMBRE 1858.

No. 23.

— Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas "L'Observateur" sont priés de nous avvertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

— On a besoin de quelques jeunes gens pour distribuer ce journal à Québec.

LA SITUATION.

Un écrivain célèbre disait : " Si j'avais la main pleine de vérités, je ne pourrais point ! " Sans doute que la crainte de n'être point compris ou pas écouté le faisait parler ainsi. En voyant l'apathie de nos compatriotes, nous sommes tenté d'être de la même opinion ; cependant nous savons que si la vérité ne rencontre que des incrédules ou les indifférents, il ne faut pas moins la répéter sans cesse. A force de la faire entendre, on finit toujours par la faire écouter. C'est ce qui nous encourage à faire, aujourd'hui, un nouvel appel aux classes ouvrières pour leur démontrer encore une fois l'INDISPENSABLE NÉCESSITÉ de braver le pouvoir à prévenir des malheurs incalculables que nous montre l'approche d'un hiver sans pareil. On se plaint, on gémit, on parle, on crie, mais on ne fait rien pour secouer cette apathie qui rend ridicule et cause la mort. Un homme élevait-il la voix pour dénoncer la conduite infâme de ceux qui doivent mais qui ne veulent point veiller au soutien du peuple ; on trouve son éloquence admirable ; prend-il la plume pour retracer notre situation précaire et graver sur le front de ceux qui nous l'ont faite, un stigmate ineffaçable ; ses écrits sont jugés sublimes. Voilà tout. Quand il faudrait se lever et s'armer d'un fouet vengeur pour chasser toutes ces créatures vénales d'un pouvoir qui sainte la corruption par tous ses pores, on admire celui qui parle ou qui écrit pour la défense commune et l'on se fait ! C'est bien, dirons-nous aux classes ouvrières, gardez le silence et laissez faire ; vous avez la liberté de souffrir, mais n'osez jamais vous plaindre ; dès que vous permettez qu'on vous crache à la figure ou qu'on vous rie au nez, vous n'avez plus le droit de vous poser en victimes ! Vous ne voulez point, quand vous le pouvez encore, vous assembler paisiblement ; vous

rendre auprès de ceux qui, de droit et de fait, doivent et peuvent vous procurer ce qui vous manque—du travail—et les sommes de faire leur double devoir de citoyens et d'officiers publics. Non, vous préférez, sans doute, attendre, pour les aller trouver, l'œil hagard, en guenilles, et en hurlant, que la faim et le froid vous aient changés en tigres ! C'est bien, jusque là, restez moutons et laissez vous tondre sans vous plaindre. Mais si par hasard, vous vous rappelez que vous êtes Français ; si vous vous décidez à faire votre devoir de citoyen, vous irez, non pas dans deux ou trois mois, mais dans trois jours, mais dès demain, habillés de vos plus beaux habits, si toutefois vous ne les avez pas encore vendus pour donner un morceau de pain à votre famille ; vous irez, disons-nous, tenant d'une main l'emblème de la paix, et de l'autre une harte, trouver ceux qui, sur le perron de la cour de justice, à Québec, font sonner bien fort leurs écus et montrent avec orgueil leurs longues bourses ; ceux qui font bâtir des quais près de l'hôpital de marine pour avoir vos votes ; ceux qui dépensent 60,000 piastres pour se faire élire dans le sang de leurs électeurs et dans la boue ! Vous leur direz que le règne de la justice est arrivé ! qu'ils n'ont plus qu'à choisir : le devoir ou le châtimement ! Dites leur, qu'il ne vous faut point de vaines promesses, de discours mensongers, mais de la justice pratique ! Dites leur : Dans l'état effrayant où vous nous avez plongés par votre trahison et votre lâcheté, nous ne voulons qu'une chose : que vous protégiez l'agriculture qui seule peut nous faire vivre ! Nous voulons que vous fassiez ouvrir IMMEDIATEMENT des chemins dans la forêt, afin que nous puissions avoir du travail et du pain ! Nous le voulons et vous le ferez !

Si vous parlez ainsi, et surtout si vous agissez en conséquence, vous êtes sauvés !

Ils vous diront qu'il n'y a plus d'argent. Répondez leur que le crédit reste, et que, puisqu'il est assez puissant pour nourrir une armée de voleurs, il peut aider un peuple à se créer un avenir.

Ainsi donc, sans l'agriculture, les Canadiens-français ne doivent point s'attendre à mourir dans le pays qui les a vus naître ; et ce n'est qu'en s'emparant du sol qu'ils pourront conserver leurs institutions et leur liberté.

MM. Cartier et Galt sont partis pour

Londres ; ce qu'ils doivent y faire, nous l'ignorons. Vont-ils y trafiquer nos destinées financières, politiques et sociales, ou, présumant trop de leurs forces, au moment de tomber, y vendre prématurément la poule aux œufs d'or ? Le Canada avait droit de connaître tout cela ; mais, bah ! le Canada n'est plus qu'un pain de cire molle dans les mains des maîtres auxquels l'ont vendu ses tribuns pour un peu d'or ou de faveur.

Quoiqu'il en soit, M. Cartier ne partirait pas aujourd'hui pour Londres si on n'avait pas dit dans la presse que, sur les quatre délégués-ministres, pas un seul n'était français. Mais il aurait presque autant valu envoyer un Anglais, car les instincts de M. Cartier sont tout anglais, et son admiration exclusive pour tout ce qui est anglais descend souvent jusqu'à l'avisement et jusqu'au danger.

Le pays, si on lui permettait encore de penser, devrait encore désirer se voir représenté par quelqu'un parlant la langue française ; or, M. Cartier " passe quelquefois à travers les avocats, " crie beaucoup, souvent jappe, mais ne parle pas le français. Quand il voudra parler l'anglais, et Dieu sait comme il le parle, on lui dira : " Monsieur, ne vous gênez pas, parlez français, si cela vous est plus facile ou plus agréable. " Alors le premier ministre du Canada s'élançera à toute bride, ventre à terre, sur ces phrases écumantes qui ont tant de fois fait gémir (c'est le mot) les murs du parlement, et le secrétaire des colonies de s'écrier : " Pardon, Monsieur, je pensais que vous parliez le français ; alors il nous faut un interprète ! "

Evidemment, nous sommes nés sous une mauvaise étoile ; on va nous prendre pour des Algonquins.—(Journal de Québec.)

QUÉBEC ET MONTRÉAL.

Nous sommes allé à Montréal. Belle nouvelle, direz-vous ; que nous importe votre voyage.—Très bien.—Et qu'alliez-vous faire à Montréal ?—Justement c'est là que nous vous attendions. Ce que nous allions faire à Ville-Marie ? Nous allions nous promener ! Le gouverneur se promène bien avec l'argent du peuple, pourquoi ne l'imiterions-nous pas à nos dépens ? Nous valons bien Son Excellence. Ah ! ça quand nous disons valoir le gouverneur, nous ne faisons nullement allusion aux quelques trente mille piastres qu'il nous onlève annuellement ; mais nous prétendons que le plus pauvre